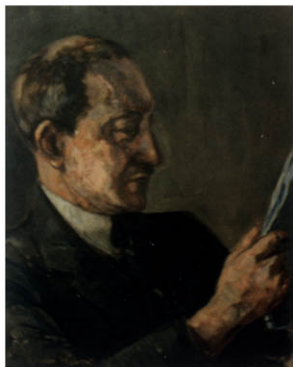


# Marcel Dugas

---



POÈMES EN PROSE

ÉDITION CRITIQUE  
PAR MARC PELLETIER

BNM

LES PRESSES  
DE L'UNIVERSITÉ  
DE MONTRÉAL

Extrait de la publication

*Marcel Dugas*  
Poèmes en prose

*On l'a surnommé « le Mallarmé  
et le Monet de la prose canadienne ».  
Marcel Dugas a pratiqué la poésie  
— sous la forme du poème en prose —  
comme une vocation, et la critique  
comme un devoir de l'amitié.  
Tout ensemble disert et secret,  
il multipliait les pseudonymes  
mais livrait son âme à nu  
en chacun de ses textes.  
« Plus de cris grandiloquents,  
plus de patriotisme larmoyant »,  
déclarait-il, la poésie doit  
« exprimer des vérités éternelles  
avec un rire de comédien  
tout prêt à jaillir ».*



Marc Pelletier, professeur au Collège  
de l'Outaouais, est l'auteur  
d'une thèse de doctorat sur le poème  
en prose en littérature québécoise.  
Il a publié des articles sur Roland Giguère  
et sur Gilles Archambault ainsi  
que de nombreux comptes rendus  
de recueils de poèmes.

Couverture : Adrien Hébert, Portrait de Marcel Dugas  
vers 1923, huile sur toile, 61 x 50,5 cm,  
collection particulière.

*Page laissée blanche*

# POÈMES EN PROSE

# **BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE**

comité de direction

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot,  
Jean-Louis Major

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche, le **CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES**, administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE  
DU NOUVEAU MONDE

Marcel Dugas

POÈMES EN PROSE

Édition critique  
par  
MARC PELLETIER  
Collège de l'Outaouais

1998  
Les Presses de l'Université de Montréal  
C. P. 6128, succursale Centre-ville, Montréal (Québec), Canada  
H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a contribué à la publication de cet ouvrage.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

### Données de catalogage avant publication (Canada)

---

Dugas, Marcel (1883-1947)

Poèmes en prose

Édition critique / Marc Pelletier (1956- )

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 2-7606-1727-0

I. Pelletier, Marc, 1956- II. Titre. III. Collection.

PQ8507.U43127A17 1998 C841'.52 C98-901007-4

PQ3919.D83A17 1998

---

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7606-1727-0

Dépôt légal, 4<sup>e</sup> trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1998

## INTRODUCTION

à mes enfants,  
Sandrine et Nicolas

### «*L'idéale maison*»: 1883-1905

**S**ES ANCÊTRES ACADIENS, exilés de leurs terres, s'étaient établis à Saint-Jacques-de-l'Achigan, un village au nord-est de Montréal, «dans un canton fertile, non loin de Joliette<sup>1</sup>»; Marcel Dugas choisira l'exil, en quête d'une terre à la mesure de sa passion pour la poésie.

Il était issu d'une famille lyonnaise du nom de Coignet, à qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, le roi avait offert le domaine de Gas, en reconnaissance de ses services militaires. La famille anoblie porta d'abord le nom de Coignet du Gas, puis peu à peu laissa tomber le «nom primitif»; la particule ayant pris une majuscule, le nom devint plus tard Du Gas et enfin Dugas<sup>2</sup>.

Abraham Dugas, armurier du roi, avait quitté Toulouse en 1640, pour s'installer à Port-Royal, en Acadie. En 1647, il épousa Louise Doucet, une Acadienne. Tous les Dugas du Québec descendent de deux de leurs fils, Abraham et Claude. Lors de la déportation des Acadiens, en 1755, les trois fils de Claude, Joseph,

---

1. Gabrielle Roy, *La Déesse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 26. Les ancêtres de Gabrielle Roy auraient fait le même parcours que ceux de Marcel Dugas: sa mère lui avait raconté que leurs ancêtres acadiens, exilés au Connecticut, étaient «venus s'établir dans la belle et fertile paroisse de Saint-Jacques-de-l'Achigan» (*ibid.*).

2. Voir «Notes sur la famille Dugas», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 18, n° 3, mars 1912, p. 79-81; repris sous le titre «Quelques notes historiques», *L'Étoile du Nord*, 21 mars 1912, p. 5.

Daniel et Blaise, s'exilèrent à Boston ; ce dernier y demeura, mais Joseph et Daniel vinrent s'établir à Saint-Jacques-de-l'Achigan en 1766.

Les Dugas y furent accueillis par le curé Jacques Degeay : ils étaient parmi les premiers colons à s'y installer. Ces Acadiens se sentirent rapidement chez eux dans cette « terre promise » qu'ils surnommèrent la « Nouvelle-Acadie<sup>3</sup> ». Plus tard, ils placèrent leur paroisse sous le patronage de saint Jacques<sup>4</sup>.

Les nouveaux venus défrichèrent les forêts et cultivèrent les terres pour s'adonner à la « grande culture » : celle de l'avoine, du blé, de l'orge, du seigle et du sarrasin. Mais la réputation de Saint-Jacques reposait surtout sur la culture du tabac, qui lui assura longtemps une certaine prospérité. On y pratiquait aussi le commerce des ceintures fléchées, artisanat relié à la tradition acadienne. Le grand-père de Marcel Dugas en assura d'ailleurs la fabrication et la vente à la Compagnie de la Baie d'Hudson, à partir de 1870<sup>5</sup>. Saint-Jacques donna aussi naissance à des vocations religieuses, plus même que la plupart des paroisses québécoises du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. La famille Dugas compte plusieurs prêtres et évêques, dont M<sup>gr</sup> Marcel Dugas, oncle de l'écrivain, et le père Guy Courteau, son neveu.

Marcel naquit le 3 septembre 1883, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, dans un milieu bourgeois, où la religion, l'instruction et le travail occupaient la plus grande place. Il était le septième enfant d'une famille qui en comptera huit. De son village et de son enfance, il gardera le souvenir nostalgique du bonheur : « Je vécus alors toute une vie de tendresse<sup>7</sup>. »

---

3. Guy Courteau et François Lanouc, *Une Nouvelle Acadie: Saint-Jacques-de-l'Achigan, 1772-1947*, Montréal, Imprimerie populaire, 1949, p. 48.

4. « D'après la tradition, les mots "de l'Achigan" furent substitués aux mots "de la Nouvelle Acadie", vers 1835, lors de l'érection civile de la paroisse » (*ibid.*, p. 190).

5. Dans le récit intitulé « Adélaïde Lanoue » (*Cants du ciel*, septembre 1943), Dugas se remémore cette activité à laquelle, enfant, il prenait part.

6. « De 1772 à 1948, le Christ y a moissonné 106 prêtres, 312 religieuses et 42 religieux frères » (G. Courteau et F. Lanouc, *op. cit.*, p. 52).

7. Marcel Dugas, *Approches*, p. 42.

Son père, Euclide Dugas, ancien capitaine de milice<sup>8</sup> devenu marchand général, était un homme autoritaire. Enfant, Marcel le craignait: «Il sait tout: il a son air irrité des mauvais jours. Tous gardent silence, car on sent que la réprimande et la répression seront impitoyables<sup>9</sup>.» Il cherchait souvent réconfort et protection auprès des femmes de la famille, qui le chérissaient: Dugas dit avoir été «effroyablement gâté<sup>10</sup>» par sa sœur aînée, sa mère et sa grand-mère.

Sa grand-mère, qui le protégeait des foudres de son père, lui apparaissait «comme une femme de roman, l'image même des héroïnes» dont il écoutait l'histoire, l'oreille collée à la serrure de la chambre de ses sœurs, et qui le «passionnait comme si c'eût été la vérité<sup>11</sup>». Toujours «prête à bondir si on [levait] le doigt sur son petit<sup>12</sup>», elle entourait Marcel de tendresse, le choyant sans cesse, lui évitant toute menace extérieure: «Elle ne finissait plus de me cajoler de la racine des cheveux jusqu'à l'orteil<sup>13</sup>.» Dugas l'adorait, ainsi que son grand-père, qui parfois l'amenait avec lui à Montréal vendre les ceintures fléchées qu'il confectionnait. C'était pour lui une occasion de donner libre cours à son imagination :

Arrivés à ce qu'on appelait la Savane, je perdais entièrement contact avec la réalité. [...] Je voyais des choses que mon imagination façonnait au fur et à mesure que nous avançons. [...] L'univers constituait un royaume divin, et il semblait que les êtres qui peuplaient mon esprit allaient surgir et se mêler à mes transports, à l'enivrement de tout moi-même. Dans ma bouche, j'avais le goût du bonheur<sup>14</sup>.

Lieu de rassemblement d'une clientèle colorée, le magasin général de son père allait aiguïser son intérêt pour l'exotisme et l'ailleurs:

---

8. «Mon père était commandant d'une compagnie de soldats qui fut créée pour combattre les Fénians» (Marcel Dugas, «Adélaïde Lanoue», p. 39).

9. *Ibid.*, p. 40.

10. Marcel Dugas, *Approches*, p. 42.

11. Marcel Dugas, «Adélaïde Lanoue», p. 41.

12. *Ibid.*, p. 40.

13. *Ibid.*, p. 45-46.

14. *Ibid.*, p. 43-44.

Et j'aperçois dans le lointain charmé un jeune enfant qui, pieds nus vers l'heure de minuit, descendait secrètement l'escalier de la maison et qui, arrivé à la salle à manger, soulevait le rideau de la baie vitrée pour voir ces «montagnards» qui le remplissaient de curiosité craintive. [...] Ces montagnards! Ils n'avaient rien de révolutionnaire, pourtant; on les appelait ainsi simplement parce qu'ils habitaient les montagnes du Nord<sup>15</sup>. Il semblait à ce jeune enfant que c'était un univers inconnu qui envahissait la demeure paternelle, cet univers qu'il ne connaissait pas encore et qui, déjà, nourrissait sa rêverie.

Ils présidaient ainsi à la naissance d'une imagination que plus tard il devait saluer comme une folle et cruelle maîtresse<sup>16</sup>.

Les étrangers partis, l'enfant devait replonger dans une réalité que, sa vie durant, il s'évertuera à fuir: «Il regardait sa maison qui lui paraissait vidée de ses trésors, et une amertume première, en attendant les autres, naissait dans son âme. Car ils emportaient avec eux le monde qui lui avait apporté quelque chose d'autre que ce qui formait son horizon habituel<sup>17</sup>.»

À cette époque se développent aussi sa passion pour les costumes et son sens du théâtre. Toujours dans le récit consacré à Adélaïde Lanoue, Dugas raconte comment, pour marquer sa reconnaissance à sa grand-mère qui l'avait défendu contre son père, il s'était déguisé en s'entourant de ceintures fléchées et avait dansé devant elle.

C'est sa mère, née Rose-Délina-Céline Brien, qui se chargea de son éducation. Hantée par le souvenir d'un autre fils, Henri, décédé à l'âge de quinze mois, un an avant la naissance de Marcel, elle reporta toute son affection sur ce dernier, l'appelant d'ailleurs Henri, prénom que Dugas porta durant toute son enfance et sous lequel il fut inscrit au collège — il l'utilisa encore pour signer ses premiers articles et le reprit comme pseudonyme (Marcel Henry). Sa mère lui inculqua notamment le goût de la musique et celui des mots. Elle «ne manquait jamais, se rappelle l'abbé Lanoue, de nous indiquer avec douceur le juste mot

15. Notamment à Saint-Alphonse-de-Rodriguez, au nord-est de Rawdon, fondé par des habitants de Saint-Jacques (voir Gabrielle Roy, *op. cit.*).

16. Marcel Dugas, *Littérature canadienne. Aperçus*, p. 180.

17. *Ibid.*, p. 181.

français<sup>18</sup>»; elle lui fit apprendre le piano, mais, incapable «de s'astreindre aux théories, il abandonna tout<sup>19</sup>».

Wilfrid Laurier, compagnon de classe de sa mère, lui rendait souvent visite. Dugas raconte avoir dansé une gigue devant le «grand homme» et s'être évanoui après avoir reçu ses félicitations: «Et on me ramenait à la vie avec des serviettes d'eau froide. J'ouvrais les yeux sur le monde et apercevant le chef libéral, penché sur moi, je lui sautais au cou et l'embrassais. Sir Wilfrid me soulevait au bout de ses bras et me déposait, moi ravi, à terre<sup>20</sup>.»

Ces moments de bonheur et d'émerveillement — au magasin général, en promenade avec son grand-père ou dans l'univers douillet du foyer familial, cajolé par sa grand-mère et sa mère —, Marcel Dugas les a rappelés dans son œuvre, car ils furent rares au cours d'une vie marquée par l'éloignement, la nostalgie, la tristesse et l'insécurité.

De 1895 à 1898, Dugas termine ses études primaires au Séminaire de Joliette. S'il quitte pour la première fois sa famille, c'est pour se retrouver en pension chez sa tante, toujours aussi choyé par les femmes et à l'abri de toute contrainte matérielle: «Il ne sut jamais ce que c'était que de porter des habits déchirés, et du foin sur la tête, lui qui marchait sur les mauvais trottoirs de bois de Joliette comme s'il avait eu des ailes<sup>21</sup>.»

Déjà se manifestent son talent pour la composition française et sa propension à la rêverie. Il lui arrivait souvent de faire des fugues, «lui qu'après avoir été chercher par toutes les rues et ruelles, on trouvait nonchalamment assis au pied d'un orme de la cour, un livre à la main, et perdu dans le rêve<sup>22</sup>». À cette époque, Dugas avait de longues boucles blondes qui lui donnaient un air un peu efféminé. Son apparence, sa façon de s'exprimer,

---

18. François Lanoue, *Il y a cent ans à Saint-Jacques naissait Marcel Dugas, un de nos plus grands poètes en prose*, L'Assomption, Collège de l'Assomption, 1983, p. 9.

19. Guy Courteau, «In memoriam. Marcel Dugas (66<sup>e</sup> cours)», *L'Essor*, vol. 6, n<sup>o</sup> 3, février 1947, p. 14.

20. Marcel Dugas, *Approches*, p. 43.

21. Victor Barrette, «Marcel Dugas», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 3.

22. *Ibid.*

son goût pour la lecture et la solitude n'avaient rien pour plaire à ses camarades, ni même à ses instituteurs<sup>23</sup>.

En 1898, il quitte le Séminaire de Joliette pour le Collège de l'Assomption, où il doit reprendre ses Éléments latins. Il « semble timide et distant...; il a déjà l'apparence d'un "homme", car il dépasse de quelques pouces la plupart de ses camarades, selon l'expression, c'est un homme fait. Un peu obèse, replet, longtemps imberbe<sup>24</sup> ». Peu porté vers les mathématiques, passionné au contraire par l'histoire et la littérature, en particulier les classiques et les romantiques, il remporte quelques prix et obtient quelques mentions, sans être trop studieux. Il est plutôt original: on l'a surpris maintes fois, tantôt sur la plate-forme de sauvetage, « après minuit », murmurant « des vers, une ballade », tantôt en forêt, son endroit préféré, rêvassant « sous un grand chêne [ou] sous l'ombrelle d'un pin géant<sup>25</sup> ». Son neveu se souvient que, « durant les vacances, il aimait courir à travers les champs et les bois, rêver aux étoiles, déclamer à haute voix, jouer la mascarade et s'affubler des défroques les plus originales. Il ne craignait pas même de s'aventurer sur la rue ainsi accoutré<sup>26</sup>. » Il eut sans doute bien du mal à s'astreindre à la discipline rigoureuse du collège classique de ce début du siècle<sup>27</sup>. D'ailleurs, il ne semble pas avoir obtenu son baccalauréat: de 1904 à 1906, il assista aux classes de philosophie, mais ne se présenta pas aux examens.

---

23. Selon Victor Barrette, dont l'oncle avait été condisciple de Dugas à Joliette, ses « maîtres ne prisait guère ce garçon un peu fillette, au langage soigné, qui leur faisait honte, qui récitait dédaigneusement ses leçons et qui tout chaud de lectures désordonnées se renfermait dans un silence méprisant pour les autres fils de bourgeois, et pourtant ceux-ci le tenaient à l'écart, signe évident qu'ils rendaient justice à sa précoce supériorité » (*ibid.*).

24. Claude Lamarche, « Le prince des prosateurs du Canada français. Marcel Dugas (66<sup>e</sup> cours) », *L'Essor*, vol. 4, n<sup>o</sup> 2, février 1945, p. 4.

25. *Ibid.*, p. 5.

26. G. Courteau, « In memoriam. Marcel Dugas (66<sup>e</sup> cours) », *ibid.*, p. 14.

27. À cette époque, une journée scolaire au Collège de l'Assomption débutait avec le lever à 5 h 20, la prière et la méditation à 5 h 40, la messe à 6 h, suivie de l'étude à 6 h 35 et du déjeuner à 7 h 20. Les classes commençaient à 8 h 05 et se terminaient par la récréation à 16 h, suivie de l'étude à 16 h 30; la récitation du chapelet et la lecture spirituelle avaient lieu à 18 h, le souper à 18 h 30, la récréation à 19 h, la prière et le coucher à 20 h (Anastase Forget, *Histoire du Collège de l'Assomption. 1833 — un siècle — 1933*, Montréal, Imprimerie populaire, p. 147).

*«Rébus» : 1905-1910*

En septembre 1906, Marcel Dugas s'inscrit à la Faculté de droit de l'Université Laval de Montréal, où il fait la connaissance de René Chopin, de Guy Delahaye et de Paul Morin. Jusqu'en 1910, «les quatre cavaliers de l'Apocalypse, comme ils se dénommaient humblement<sup>28</sup>», vont jouer un rôle de premier plan dans la vie culturelle universitaire: ils fondent une société secrète, l'Encéphale, participent aux réunions du Soc et publient chroniques, poèmes et critiques dans *Le Nationaliste* d'Olivar Asselin. Pourtant, au cours de cette période, rares sont les articles signés «Marcel Dugas»; il préfère dissimuler son identité sous le couvert de divers pseudonymes<sup>29</sup>: Christian, Roger Lassalle, Turc, Persan et, un peu plus tard, Marcel Henry.

Dans sa *Bio-bibliographie* de Marcel Dugas (1944), Madeleine Bourgeois ajoute à cette liste de pseudonymes celui de Marcel Dac, qui a publié une trentaine d'articles sur des sujets d'actualité dans *Le Nationaliste*, du 12 mars 1905 au 1<sup>er</sup> décembre 1907<sup>30</sup>. Se fondant sur cette source, Bernard Vinet authentifie cette attribution dans son ouvrage sur les *Pseudonymes québécois* (Québec, Garneau, 1974, p. 131). En revanche, Léonce Brouillette n'en fait aucune mention dans sa thèse de doctorat (1970), alors qu'Annette Hayward estime cette hypothèse invraisemblable: «Il nous est difficile d'accepter, écrit-elle dans sa thèse de doctorat (1980), que ces articles d'une superbe clarté, qui témoignent de connaissances très étendues et traitent de sujets aussi divers que la nécessité de réserves forestières ou la loi

---

28. Robert Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, p. 1.

29. Empruntant la terminologie de Dominique Garand (*La Griffes du polémique*, Montréal, L'Hexagone, 1992), Annette Hayward voit dans cette démarche vers la signature «le passage d'une "prise de posture" — qui cherche à s'imposer essentiellement par son "style", sa "pose" — à une "prise de position" idéologique» («Marcel Dugas, critique-écrivain. De l'art du pseudonyme comme instance du moi», dans *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Tryptique, 1992, p. 116).

30. Voir la bibliographie, *infra*, p. 552-554.

fédérale sur la conciliation et l'arbitrage des grèves, proviennent de ce jeune étudiant féru de littérature<sup>31</sup>. »

Force est de reconnaître qu'en 1905 et 1906 Marcel Dugas était toujours pensionnaire au Collège de l'Assomption, loin de la vie municipale et politique de Montréal. Il paraît peu probable qu'il ait trouvé le temps d'effectuer les recherches nécessaires, de rédiger des articles — parfois à raison de deux par semaine — et de les faire parvenir au journal pour la date de tombée. Des sujets aussi complexes que «Les nouvelles taxes provinciales. Étude des différents projets du ministère Gouin, au double point de vue fiscal et social» (21 mai 1905), «La question du gaz» (28 mai 1905), «Autour des méthodes de la haute finance» (4 juin 1905), «Nos forêts. La leçon des États-Unis» (18 juin 1905) ou encore «Questions municipales. Le transport des marchandises à travers la ville» (18 août 1907) semblent fort éloignés des préoccupations du collégien timide et rêveur. Par ailleurs, le style neutre, informatif, précis — preuves et chiffres à l'appui — contraste par trop avec celui, tantôt lyrique, tantôt badin, tantôt polémique, que pratiqueront bientôt Christian et Roger Lassalle dans le même journal.

Les dates de publication des articles signés «Marcel Dac» n'en suscitent pas moins des questions. En 1905, la plupart de ces articles ont paru au cours de l'été, du 21 mai au 13 août, soit pendant les vacances de Dugas. Les articles recommencent à paraître le 25 février 1906, pour se poursuivre jusqu'au 30 décembre, à raison de un par mois environ, sauf trois en décembre. Or, on sait que Dugas ne s'est pas présenté aux examens à la fin de l'année scolaire 1905-1906: il se peut même qu'il ait commencé à délaisser ses études pendant l'hiver. À l'automne 1906, il assistait aux cours de droit, mais à titre d'auditeur libre. Enfin, en 1907, outre trois articles en mars, en juin et en août, Marcel Dac en publie cinq en septembre, un en novembre et un dernier en décembre. Ensuite, plus un seul texte ne paraît sous le nom de Marcel Dac. Cette interruption coïncide avec la fin de la collaboration de Roger Lassalle (9 juin 1907) et

---

31. Annette Hayward, «Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques" (1900-1920) », thèse de doctorat, Université McGill, 1980, p. 151.

de Christian (13 octobre 1907) au *Nationaliste*. En 1908, avec ses amis Lahaise, Chopin et Morin, Dugas signera une rectification pour nier sa participation à *L'Aube*, journal anticlérical auquel on les associait: non sans raison, soutient Robert Lahaise<sup>32</sup>. Il ne reprendra la plume qu'en octobre 1909, sous le pseudonyme de «Turc», pour signer sa série de chroniques théâtrales. Pure coïncidence? Admettons au moins que rien n'explique la disparition d'un journaliste de la trempe de Marcel Dac. Autres questions encore plus troublantes... Comment Madeleine Bourgeois en est-elle venue aux articles de Marcel Dac? Qui lui a signalé que Marcel Dugas se cachait sous ce pseudonyme? Au cours de son entrevue avec Dugas, n'a-t-elle pas soulevé la question? Enfin, l'ouvrage de Madeleine Bourgeois parut du vivant de Marcel Dugas, qui, à notre connaissance, n'a pas protesté contre cette attribution.

Tout absorbé par son rôle de commentateur de la vie étudiante, artistique et théâtrale, Dugas ne publiera que trois textes de création avant 1910: en 1906, un court récit intitulé «Pour le cloître<sup>33</sup>» et signé «Celui qui n'oubliera pas», dans le journal de Joliette, *L'Étoile du Nord*; en 1907, «Petit drame héroï-comique<sup>34</sup>» et une prose poétique, «Juin<sup>35</sup>», tous deux signés «Roger Lassalle», dans *Le Nationaliste*.

Si l'on exclut l'hypothèse de l'identité Marcel Dac/Marcel Dugas, la collaboration de Dugas au *Nationaliste* débute sous le pseudonyme de Roger Lassalle, le 27 janvier 1907, avec une chronique intitulée «Estudiantina». Assistant à un cours de droit, «grâce à une ruse d'un [s]ien ami», il décrit sur un ton volontiers

---

32. Guy Delahaye et la modernité littéraire, p. 103-105.

33. Celui qui n'oubliera pas (pseud.), «Pour le cloître», *L'Étoile du Nord*, Joliette, 9 août 1906, p. 1. C'est François Lanoue qui a découvert ce premier texte de fiction publié par Marcel Dugas; il l'a reproduit intégralement dans *Il y a cent ans à Saint-Jacques naissait Marcel Dugas, un de nos plus grands poètes en prose* (p. 15-16); voir *infra*, p. 429.

34. Roger Lassalle (pseud.), «Petit drame héroï-comique», *Le Nationaliste*, 21 avril 1907, p. 3; voir *infra*, p. 432.

35. Roger Lassalle (*sic*) (pseud.), «Juin», *Le Nationaliste*, 9 juin 1907, p. 2; voir *infra*, p. 436. Annette Hayward y voit une ébauche de «Mademoiselle Italie», l'un des poèmes en prose les plus connus de Dugas («Marcel Dugas, critique-écrivain», *op. cit.*, p. 111.

badin et ironique le «spectacle» qu'il lui a été donné de «contempler»: un professeur, «drapé dans sa majesté grave et douce», qui fait «son examen de conscience», et des étudiants distraits, plus préoccupés par leurs rêveries et leurs désillusions que par la jurisprudence, pendant que «Chopin siffle tout bas les nocturnes de son illustre aïeul».

Et sur ce petit monde universitaire, «sur ces fronts de rêve, hantés par des idées de grandeur, sur ces politiciens vierges où frémit le sentiment de la beauté» des hauteurs du plafond, un grand silence tombe... tombe encor.

Au dehors, c'est la nuit lumineuse, sereine et Bachand, sortant d'un songe, s'écrie en regardant la lune:

Quel dieu, quel moissonneur de l'Éternel Été

A..... négligemment jeté

Sa faucille d'or dans le champ des étoiles<sup>36</sup>.

Dans «Le carême à l'Université<sup>37</sup>», Dugas poursuit sa description ironique des futurs notaires et avocats, alors que le milieu juridique figure dans un petit drame qui raconte l'aventure d'Essofled, un sténographe coupable d'avoir voulu prendre la place d'une femme auprès d'un avocat. L'affront d'Essofled sème la terreur à la cour: devant la colère de Mademoiselle Caroline, le juge expulse le «désormais célèbre sténographe<sup>38</sup>». À ce drame antiféministe assistent, sourire en coin, Molière, Boileau, Victor Hugo, Lamartine et Byron, descendus du ciel pour la circonstance. Ce petit récit — «authentique en tout point», assure l'auteur — se fait «l'écho d'un certain inconfort face au mouvement féministe du début du siècle», selon Annette Hayward, qui se demande s'il ne serait pas «trop osé de voir dans cette nouvelle la première pierre posée dans la construction de l'autobiographie de Dugas, être marginal par excellence<sup>39</sup>».

36. Roger Lassalle (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 27 janvier 1907, p. 2. La citation est de «Booz endormi», de Victor Hugo.

37. Roger Lassalle (pseud.), «Le carême à l'Université», *Le Nationaliste*, 24 février 1907, p. 3.

38. Roger Lassalle (pseud.), «Petit drame héroï-comique», *Le Nationaliste*, 21 avril 1907, p. 3.

39. A. Hayward, «Marcel Dugas, critique-écrivain», *op. cit.*, p. 111.

Au lieu de suivre les cours de droit comme ses camarades Chopin et Morin, Dugas s'amusait à raconter dans les journaux montréalais les faits divers de la vie universitaire, en s'essayant déjà à plusieurs genres: la chronique, le récit, le poème en prose. Certains passages de «Juin» préfigurent l'hymne au printemps qui reparaitra si souvent dans son œuvre poétique:

De légers nuages bordés de lumière, qui passent lentement sur l'azur d'un bleu profond, formant des îles diaphanes, donnent à songer un peu à des gondoles immaculées. Vers les lointains infinis, le vent les pousse. Premier baiser de la vie terrestre, c'est toi qu'il emporte dans les mille plis de ses ondes avec le parfum et le tressaillement des choses, tandis que le dieu Printemps, secouant dans l'espace éclairé un pan de sa tunique pourpre, jette ici et là, en pluie mystérieuse, les grains et les germes qui demain feront éclater sur le sol des milliers de vies<sup>40</sup>.

Ce poème en prose est le dernier texte signé «Roger Lassalle» dans *Le Nationaliste*.

Dugas rédigea une autre chronique étudiante, sous le pseudonyme de Christian cette fois. On le sent de plus en plus attiré par la poésie: «Par la fenêtre ouverte, un vent plaintif, soupirant, tel une âme en peine, roule dans ses ondes les pauvres feuilles mordues par l'automne, et les rêveurs semblent les entendre gémir dans leurs oreilles: "Poètes, ô poètes, pleurez-nous sur vos lyres: nous courons au fleuve de l'oubli"<sup>41</sup>.» Il y parle de ses amis, «Chopin, [qui] évoque dans son âme la grande ombre de Verlaine, et son nébuleux disciple Guy de La Haye», ainsi que «Paul Morin, emporté par le sol nonchalant de sa pensée au cabaret du sublime<sup>42</sup>». Il ne reprendra sa chronique «Estudiantina» que le 6 février 1910, sous le pseudonyme de Persan, pour parler du Soc.

Auparavant, soit à l'automne 1908, avec Delahaye, Chopin et Morin, il participera à l'aventure de l'Encéphale, cercle réservé aux initiés et ayant pour but d'«intensifier l'être, moral,

---

40. Roger Lassalle (pseud.), «Juin», *Le Nationaliste*, 9 juin 1907, p. 2.

41. Christian (pseud.), «Silhouettes universitaires», *Le Nationaliste*, 13 octobre 1907, p. 3.

42. *Ibid.*

intellectuel, physique<sup>43</sup>» de ses membres. Selon Robert Lahaise, qui en a trouvé trace dans les papiers de son père, l'Encéphale comptait seize membres, qui devaient préparer des travaux sur des sujets d'ordre artistique, littéraire ou spiritualiste. Dugas y aurait présenté une «Étude comparée sur les littératures classiques. La littérature moderne. Ses manifestations au Canada<sup>44</sup>». Les activités de l'Encéphale prendront fin au printemps 1910, en même temps que celles du Soc.

Fondé en 1908 par le professeur Jean-Baptiste Lagacé, de la Faculté des arts de l'Université Laval, le Soc était un cercle d'études qui organisait des soirées littéraires, des conférences et des visites artistiques<sup>45</sup>. Dugas en devint le secrétaire-trésorier, le 17 octobre 1909, en même temps que son ami Guy Delahaye en fut élu «président actif». À compter de cette date, le Soc anima des séances hebdomadaires qui prirent la forme de rencontres, d'auditions ou de conférences. Dugas reprit alors sa chronique «Estudiantina», sous le pseudonyme de «Persan», pour suivre les activités du Soc dans une série de treize articles, du 6 février au 15 mai 1910.

Malgré les connotations exotiques de son pseudonyme, ses chroniques adoptent parfois le ton du nationalisme. Rappelant les paroles du secrétaire — les siennes — lors de la séance d'ouverture de la nouvelle saison du Soc, Dugas loue la valeur de l'âme canadienne-française :

Ceux qui tenteraient d'extraire du cœur du peuple ce substrateur de force morale, trempé dans le catholicisme, pour se substituer une autre âme, faite à l'image de leurs caprices, de leurs passions, de leurs chimères, accompliraient une besogne impie.

Ne nous laissons pas non plus prendre à ces fausses théories d'internationalisme et du pacifisme universel, elles détruisent l'idée vivificatrice de patrie<sup>46</sup>.

---

43. R. Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 100.

44. *Ibid.*, p. 101-102.

45. Sur le Soc, voir Laval, «Bulletin universitaire», *Le Nationaliste*, 17 octobre 1909, p. 4, et Anonyme, «Le Soc», *La Patrie*, 27 octobre 1909, p. 5. Pour une analyse des activités du Soc, voir A. Hayward, «Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques" (1900-1920)», p. 167-173, et R. Lahaise, *op. cit.*, p. 106-110.

46. Persan (pseud.), «Estudiantina. Le Soc», *Le Nationaliste*, 6 février 1910, p. 3.

De tels propos peuvent étonner sous la plume de Dugas, qui se fera un devoir de défendre la primauté de l'art sur les visées patriotiques, familiales et religieuses. Mais l'hiver 1910 sera crucial dans l'évolution de sa pensée. Il prend alors conscience que le milieu canadien-français ne répond pas à ses aspirations et que tous ses efforts pour valoriser la culture et l'art sont vains. Les conférences du Soc ou du cercle Laval, dont il livre des comptes rendus élogieux dans sa chronique, n'ont, en réalité, que peu d'échos:

M. Jean-Baptiste Lagacé donne des cours d'esthétique devant une salle presque vide. C'est un signe des temps. M. Lagacé a le tort d'être un des rares Canadiens qui soient intelligents et cultivés. Depuis dix ans, il combat seul, sans soutien au milieu de l'indifférence et de l'apathie générale pour un idéal: il dispute âprement au soleil ses rayons et il n'a pas encore du gâteau sur la planche.

C'est un scandale et je le signale aux hommes intelligents qui ont quelque souci de l'avenir intellectuel des Canadiens français<sup>47</sup>.

Le ton dénonciateur contraste avec celui, plus ironique, des chroniques signées «Roger Lassalle». Si les attaques de Persan sont plus directes, c'est que Dugas s'est vite rendu compte que

[...] essayer de l'ironie, c'est un métier dangereux dans un jeune pays où la civilisation est encore mal définie et l'épiderme des gens d'une sensibilité si délicate. [...] Malheur à celui qui a trop d'esprit: il périra sur la paille humide des cachots s'il en fait montre ou bien il sera réduit à se courber tout le long du jour, comme Saint-Simon, pour le soir déverser dans des «Mémoires», les trésors de son intelligence<sup>48</sup>.

Il en verra bientôt la preuve dans la querelle autour des *Phases* de Guy Delahaye.

Dugas annonce la publication du recueil de son ami dans sa chronique du 10 avril et, comme si les deux événements étaient liés, il dément la rumeur que des «prophètes de malheur» font circuler à l'Université concernant la mort du Soc<sup>49</sup>. La semaine suivante, il consacre presque toute sa chronique à ce livre qui «ouvre une date: il inaugure un genre dans notre littérature

47. Persan (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 20 mars 1910, p. 2.

48. Persan (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 13 mars 1910, p. 3.

49. Persan (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 10 avril 1910, p. 2.

*Page laissée blanche*

